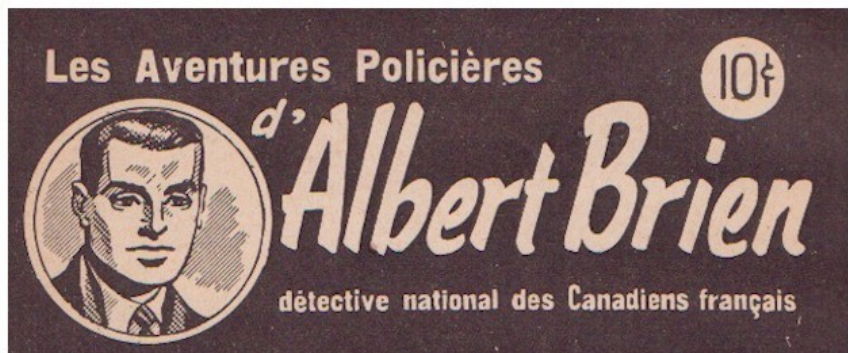


HERCULE VALJEAN

Combat tragique



BeQ

Hercule Valjean

Les aventures policières
d'Albert Brien # NS-001

Combat tragique

détective national des Canadiens-français

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 843 : version 1.0

Combat tragique

Collection *Albert Brien*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

I

Le Forum était rempli à pleine capacité.

C'était ce soir qu'avait lieu le grand combat entre Kid Killer, aspirant, et Jos Beaudry, champion du Canada.

Le jeune boxeur Jean Fortin, qui avait pris le nom Kid Killer, était très populaire.

Depuis un an, il était invincible.

Tous ses adversaires avaient été envoyés au pays des rêves.

Et cependant, Beaudry était favori.

C'est que Beaudry n'était pas un boxeur ordinaire.

Depuis qu'il avait débuté dans la boxe, il n'avait pas perdu un seul combat.

Le public était anxieux de voir les deux hommes aux prises....

Enfin, le combat avait été bâclé par un promoteur de la Métropole et ce fut un véritable succès financier.

Vers dix heures, on était rendu au combat principal.

L'arbitre apparut dans l'arène, suivi de l'annonceur et des deux boxeurs.

L'annonceur demanda le silence de la main.

– Mesdames et messieurs, le prochain combat est un combat de 12 rondes pour le championnat du Canada. Ici, à ma droite, l'aspirant, 142 livres, Kid Killer.

Il y eut des cris, des hourras... une véritable ovation.

– Et à ma gauche, continua l'annonceur, le populaire champion du Canada, Jos Beaudry.

L'ovation fut aussi forte.

Le public semblait aimer les deux boxeurs.

L'arbitre adressa quelques mots aux deux adversaires qui se retirèrent ensuite chacun dans leur coin.

La cloche sonna.

Les deux hommes s'avancèrent au centre du rond.

Ils semblaient craintifs.

Beudry porta le premier coup.

Kid Killer fonça à son tour et les deux hommes furent pris dans un corps à corps.

L'arbitre les sépara et la première ronde prit fin sans qu'aucun des deux adversaires ait porté un coup solide.

Au début de la deuxième ronde, Beudry fonça immédiatement sur Killer.

Il porta deux, puis trois solides coups de poing.

Killer recula.

Il semblait en mauvaise posture.

Beudry continuait de foncer.

Un coup de poing bien placé et Killer s'écroula.

L'arbitre compta.

– Un, deux, trois, quatre, cinq, six.

Killer se releva.

Le combat reprit de plus belle.

L'aspirant semblait avoir repris son aplomb, si bien qu'il fit reculer le champion jusque dans un coin à la fin de la ronde.

Puis la troisième ronde commença.

Contrairement à la deuxième, elle fut tout à l'avantage de Killer.

Le public commençait à se demander si après un bon début, le champion n'allait pas flancher.

Mais Beudry se reprit à la quatrième ronde.

Ce fut une véritable raclée.

Killer ne semblait plus se rendre compte de rien.

La salle criait.

Killer tomba.

– Un... deux... trois...

Mais l'aspirant se releva.

Beudry lui déclencha un autre direct à la

mâchoire.

Cette fois, Kid Killer resta au plancher jusqu'à sept.

Mais il se releva tout étourdi et s'accrocha à Beaudry.

Dans la salle, c'était un véritable vacarme.

Soudain on vit Beaudry reculer puis s'écraser au plancher.

Killer, encore étourdi, se tenait debout au centre de l'arène.

L'arbitre lui fit signe de rejoindre son coin neutre, puis il se mit à compter.

– Un... deux...

Kid Killer devait avoir porté un coup terrible dans le corps à corps.

Personne ne s'était rendu compte de ce coup, mais il avait dû être donné avec l'énergie du désespoir.

L'arbitre continuait :

– Quatre... cinq... six...

Dans la salle, on entendait :

– Lève-toi, Jos.

– Il avait presque gagné.

– Sept... huit...

Beudry se relèverait-il ?

– Neuf... dix !

Le combat était terminé.

Killer était le vainqueur et aussi le nouveau champion du Canada.

Alors qu'on le croyait perdu, il venait de remporter l'une des plus brillantes victoires de sa carrière.

L'arbitre leva le bras de Killer.

Les seconds de Beudry montèrent dans l'arène.

L'ex-champion était toujours sans connaissance.

Son entraîneur le tourna.

Soudain, il cria à l'arbitre :

– Arrêtez !

- Quoi ? fit l'arbitre en se retournant.
- Ce n'est pas Killer qui a battu Beaudry.
- Comment ça ?
- Venez ici.

L'arbitre s'approcha.

Il jeta un coup d'œil sur le corps de Beaudry.

Dans le dos, entre les deux épaules, on voyait un petit trou par où s'échappait le sang.

– Mon Dieu, dit l'arbitre, mais on a tiré sur lui...

Il se releva :

- Vite, cria-t-il. Un docteur !
- Inutile, dit l'entraîneur. Il est mort... c'est un assassinat.

II

On imagine la panique.

Heureusement que déjà beaucoup de spectateurs étaient sortis.

Le gérant du Forum donna l'ordre de faire évacuer la salle.

Les placiers firent circuler les gens qui s'étaient entassés autour de l'arène.

Un quart d'heure plus tard, on voyait les voitures de la police s'arrêter devant le Forum.

Le détective Longtin, chef de l'escouade des homicides de la Police Municipale entra dans le Forum, suivi de ses hommes.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Venez ici.

Le gérant du Forum le conduisit jusqu'à l'arène.

– Jos Beaudry a été assassiné.

– Ah !

Longtin monta dans l'arène.

Il jeta un coup d'œil sur le corps.

Des journalistes prenaient des photographies.

Le médecin légiste se pencha sur le corps.

– La balle semble avoir touché le cœur.

– Après autopsie, pouvez-vous nous dire d'où cette balle a été tirée, docteur ?

– Ce n'est pas nécessaire. Pour avoir pénétré aussi loin, il faut que cette balle ait été tirée d'assez près.

– Qu'entendez-vous par assez près ?

– Disons par quelqu'un qui était placé au moins dans les trois premières rangées.

– Bon. On peut faire transporter le corps ?

– Oui.

Longtin donna des ordres.

Puis il se tourna vers le gérant.

– J'aimerais questionner les entraîneurs,

l'arbitre, l'adversaire de Beaudry et les gérants.

Est-ce possible ?

– Oui, je puis vous emmener dans mon bureau.

– Très bien.

Longtin emmena un de ses hommes et tout le groupe les suivirent,.

Longtin prit place derrière le bureau du gérant.

Les autres s'assirent en face de lui.

Longtin garda un long silence, puis demanda :

– L'arbitre.

L'homme qui était en chemise blanche se leva.

– Votre nom ?

– Louis Joyal.

– Que savez-vous de l'affaire ?

– Rien.

Un des hommes de Longtin prenait des notes.

– Je me suis mal exprimé, dit Longtin. Je veux dire, lorsque Beaudry est tombé, comment se comportait le combat ?

– Beaudry avait l’avantage.

– Beaucoup ?

– Oui. D’après moi, Killer était fini.

– Bon.

Il y eut un court silence.

Puis Longtin reprit :

– Vous avez dû être surpris de la fin du combat ?

– Un peu. Killer s’était relevé et s’était accroché à Beaudry. Comme je les séparais, Beaudry tomba. J’ai pensé que Killer lui avait porté un coup pendant le corps à corps.

– Je vois. Je suppose qu’il y avait beaucoup de bruit dans la salle ?

– Je crois même que si on avait tiré quinze coups de revolver, on ne les aurait pas entendus. De plus le public s’était massé autour de l’arène.

– Quoi ?

– Quand le combat devient acharné et qu’un boxeur tombe, bien des gens, malgré l’ordre des placiers, s’approchent de l’arène.

Longtin se passa la main sur le front.

– J'avoue que ce sera très difficile de trouver le meurtrier. Beudry peut avoir été tué par plusieurs personnes. Vous savez qu'il y a des gens assez partisans pour ça.

Personne ne répondit.

Joyal alla s'asseoir.

Cependant, un fait avait frappé l'intelligence de Longtin.

Beudry avait été tué au moment où Killer était en très mauvaise posture.

Longtin se tourna vers ses deux hommes.

Puis regardant les autres.

– Quels sont les seconds de Killer ?

Deux hommes se levèrent.

– Le gérant.

Un gros homme fumant le cigare se leva à son tour.

– Messieurs, fit Longtin, l'adversaire de votre protégé a été tué au moment où votre homme

semblait fini. Je n'accuse personne, mais vous comprenez comme moi que vous devenez les premiers suspects.

– Comment ça ? fit le gérant.

– Pour sauver votre protégé de la défaite vous...

– Comment vous osez...

– Je n'accuse personne. Ce ne sont que des suppositions. Mais je demanderais à mes hommes de vous fouiller.

– Jamais, dit le gros homme.

– Alors, dit Longtin, je vais être obligé de vous mettre en état d'arrestation.

– Quoi ?

– Parfaitement, vous refusez de vous soumettre.

– Bon, bon, faites comme vous voulez.

Les trois hommes furent vivement fouillés.

Comme on s'y attendait, on ne trouva rien.

– Vous êtes content, dit le gros homme ?

– Ne parlez pas trop, dit Longtin, si l'un de vous a tué, il peut certainement avoir laissé tomber son revolver sur le plancher après l'avoir poussé du pied.

On frappa à la porte.

– Entrez, dit le gérant.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– J'ai trouvé ceci sur le plancher.

Il tenait dans sa main un revolver qu'il avait pris soin d'entourer d'un mouchoir.

– Vous n'y avez pas touché ? demanda Longtin.

– Avec mon mouchoir seulement.

– Parfait. Et où l'avez-vous trouvé ?

– Du côté droit. Du côté où se trouvait Beaudry. À quelques pieds de l'arène.

– Ah !

Le gérant de Kid Killer se mit à rire.

– C'est regrettable, n'est-ce pas ? monsieur le policier.

Longtin répéta :

– Du côté où se trouvait Beaudry.

L'inspecteur semble complètement désorienté.

Découvrira-t-il le meurtrier ?

III

Brien se leva.

On venait de sonner à la porte.

Il alla répondre.

– Monsieur ?

– Monsieur Albert Brien ?

– Oui.

– C'est vous-même ?

– Oui.

– J'aimerais vous dire quelques mots, c'est très important.

– Ah, entrez !

Brien fit passer l'homme dans son bureau.

C'était un petit homme pouvant avoir environ cinquante ans.

Brien se demandait où il l'avait déjà rencontré.

Il offrit un fauteuil à son visiteur.

– Asseyez-vous.

– Merci.

L'homme paraissait très nerveux.

– Monsieur Brien, commença-t-il, on va
m'arrêter.

– Ah !

– On va m'arrêter pour meurtre.

– Tiens, tiens, et je suppose...

– Justement, je suis innocent.

Il y eut un silence.

Brien reprit :

– Si vous voulez, nous allons parler
calmement.

– Bien.

Brien prit un petit calepin.

– Tout d'abord, donnez-moi votre nom.

– Isidore Bernard.

Brien leva la tête.

– Oh, oh, je vois... Vous êtes le gérant de Jos Beaudry.

– J'étais, corrigea l'homme.

– C'est vrai.

– Vous avez lu les journaux ?

– Oui.

– Alors, je n'ai rien à vous apprendre.

– Si.

– Comment cela ?

– Pourquoi croyez-vous qu'on va vous soupçonner de meurtre ?

Bernard baissa la tête.

– Parce que...

– Parce que quoi ?

– J'ai parié sur Kid Killer.

– Quoi ?

Brien se leva :

– Ah, ainsi, c'était un combat arrangé d'avance.

– Non, non, je vous le jure. N’allez pas croire ce que la police va dire.

– Mais vous avez parié sur Killer.

– Oui, parce que je savais que Beaudry n’avait pas de chance.

– C’est à dire que vous vous étiez entendu avec Beaudry pour qu’il perde le combat.

– Je vous jure que non. Beaudry ne savait même pas que j’avais parié contre lui.

Brien haussa les épaules :

– Alors, je renonce à comprendre.

– C’est bien simple, monsieur Brien. Depuis quelques jours, Beaudry n’était plus le même homme.

– Comment ça ?

– Vous questionnez les entraîneurs. Tout d’abord il ne s’est pas rendu à l’entraînement pendant quatre fois. Je le lui reprochais, mais il m’envoyait au diable. De plus il paraissait très nerveux et n’était pas en forme du tout selon mes entraîneurs.

– Alors vous avez gagé contre lui ?

– Je n'ai pas d'autres boxeurs de renom, Je savais que si Beudry perdait, sa carrière était finie. Il est déjà âgé. Comme Beudry était favori quatre pour un j'ai gagé cinq mille piastres sur Kid Killer.

– Et ça vous a rapporté vingt mille ?

– Je ne l'ai pas encore retiré.

Brien réfléchit.

– Est-ce que vous avez misé ? Vous-même ?

– Non, j'ai envoyé quelqu'un.

– Et que voulez-vous exactement ?

– Que vous preniez ma défense.

– Mais je ne suis pas avocat.

– Je sais. Mais si vous découvrez le vrai coupable, vous ferez mieux qu'un avocat.

Brien semblait hésiter.

– Je vous paierai le montant que vous désirez.

– C'est dix mille dollars.

Brien ne se gênait pas pour charger cher.

Avec des types de cette espèce, il ne manquait jamais sa chance.

– Dix mille ?

– Oui et deux mille payables immédiatement.

– Je puis vous faire un chèque.

– S’il est accepté, oui, sinon, je veux du comptant. Le reste de la somme sera payable si je réussis.

Bernard se leva :

– Je n’ai pas ce montant sur moi. Je n’ai pas non plus de chèque accepté. Je reviendrai.

– Comme vous voudrez.

– À tout à l’heure, monsieur Brien.

Le détective reconduisit son visiteur jusqu’à la porte.

Isidore Bernard sortit.

Le détective se dit :

– Il ne reviendra pas.

Mais il se trompait.

Dix minutes plus tard, on sonnait à la porte.

Brien alla ouvrir.

– C'est moi, dit Bernard.

– Entrez !

Brien le fit passer dans son bureau.

– Vous avez l'argent ?

Bernard fit signe que oui.

Il ouvrit son portefeuille.

Il en sortit une liasse de billets.

Il la tendit à Brien :

– Voilà votre argent.

– Merci.

Puis il la compta :

– Le compte y est.

Le détective se leva :

– Quand vous mettrez-vous à l'œuvre ?
demanda Bernard.

– Monsieur Bernard, je suis un homme très occupé. Je n'ai pas l'habitude de perdre mon temps.

– Vous me donnerez de vos nouvelles ?

– Certainement.

Bernard comprit que l’entrevue était terminée.

Il se leva.

– Au revoir et merci, monsieur Brien.

– De rien.

Il sortit.

Brien enfouit l’argent dans son coffre d’acier.

Puis il alla s’asseoir et demeura songeur.

Comment s’y prendra-t-il pour débrouiller cette affaire ? Plusieurs milliers de personnes peuvent avoir tué Beaudry, pourtant une seule l’a fait.

Qui est cette personne ?

IV

L'inspecteur Longtin ne savait où donner la tête.

Le public, par la voie des journaux, commençait à parler contre la police.

Un assassinat commis en public et le coupable n'était pas arrêté.

– Mais qui ?... qui ?

Voilà la question.

Longtin avait fait paraître plusieurs annonces dans les journaux.

– C'est curieux que personne n'ait rien vu. Pourtant il a fallu que la personne qui a tiré sorte son arme et lève le bras.

Il s'attendait de recevoir la visite de personnes qui peut-être savaient quelque chose.

Il ne fut pas déçu.

Une quinzaine de personnes vinrent.

Longtin les questionnait :

– Votre nom ?

– Eddy Laporte.

– Vous désirez me voir ?

– Oui, c'est à propos du meurtre...

– Au Forum ?

– Oui.

– Que savez-vous ?

– Oh pas grand-chose. J'étais assis dans les premiers rangs en bas.

– Près de l'arène ?

– Oui.

Longtin prit des notes.

Puis, il dit :

– Continuez !

– Eh bien lorsque Kid Killer est tombé, je me suis précipité vers l'arène, en courant, comme tout le monde.

– Ensuite.

– Eh bien j’ai entendu un drôle de bruit.

– Ah, comme un coup de feu, je suppose ?

– Oui. Puis j’ai vu un homme passer devant moi, le chapeau rabattu.

– Vous avez son signalement ?

– Il avait un chapeau brun, un paletot beige. Il marchait très vite.

– C’est tout ?

– Oui.

– Bon, je vous remercie, monsieur Laporte. Vous allez certainement nous aider.

– De rien monsieur.

Et le visiteur sortait.

La plupart des gens racontaient la même histoire.

Longtin commençait à être fatigué.

Il savait que ces personnes ne connaissaient rien du tout.

Vers trois heures de l’après-midi, un autre

l'homme demanda à voir l'inspecteur Longtin.

– Vous voulez me voir monsieur ?

– Oui.

– À propos du meurtre d'hier, je suppose ?

– Justement.

– Vous étiez au Forum, vous avez entendu un drôle de bruit et vous avez vu quelqu'un se sauver.

– Mais du tout.

– Ah.

– Je n'étais même pas au Forum.

– Tiens.

Longtin redevint sérieux.

– Alors que voulez-vous ?

Pour la première fois, il s'aperçut que l'homme était pâle.

Il semblait nerveux.

– Je ne voudrais pas que cela... hésita-t-il.

Longtin résolut de l'aider.

– D’abord, dites-moi votre nom ?

– René Cadieux.

– Que savez-vous de cette affaire ?

– Je crois savoir qui a tué Beaudry.

– Quoi ?

Longtin avait bondit.

Mais Cadieux se reprit :

– Je sais du moins une personne qui avait une bonne raison de tuer Beaudry.

– Comment cela ?

– Je vais vous expliquer. Vous savez que Kid Killer a quand même été déclaré vainqueur par défaut.

– Oui je sais.

– Les gens qui avaient parié sur Beaudry ont perdu. Ceux qui avaient misé sur Killer ont gagné.

– Oui, j’ai lu ça dans les journaux.

Cadieux mit la main dans sa poche.

Il sortit une enveloppe qu’il mit sur le bureau

de Longtin.

– Qu'est-ce que c'est ça ?

– Regardez !

Longtin ouvrit l'enveloppe.

– Dieu.

Il avait devant lui une liasse de billets.

Il les compta.

Cela prit cinq minutes en tout.

– \$20,000, déclara-t-il enfin.

– Justement.

– Vous aviez parié cela sur Kid Killer ?

Les yeux de Longtin se firent flamboyants.

– Oui.

– Savez-vous que c'est une bonne raison pour l'avoir tué.

Cadieux sourit :

– Je sais, mais n'oubliez pas que je n'étais pas au Forum.

– C'est vrai.

– Et de plus, je n’ai gagé que pour un autre.

– Ah, ah, et qui ?

Cadieux semblait mal à l’aise.

– Je ne voudrais pas être mis dans l’embarras.

– Je sais, je ne dirai rien. Je dirai que j’ai découvert tout par moi-même.

– Vous comprenez, quand j’ai su qu’il y avait eu meurtre... Je me suis dit, je suis mieux de parler.

– Comme ça, vous vous tirerez facilement d’affaire.

Il y eut silence.

Longtin reprit :

– Alors cette personne qui vous a fait gager pour elle était au Forum ?

– Oui.

– Alors qui est-ce ?

Cadieux hésitait encore.

– Vous faites mieux de parler... vous en avez trop dit maintenant. Vous pourriez être accusé.

- Eh bien c'est Isidore Bernard.
- Le gérant de Beaudry.
- Oui.

Cadieux se leva :

- Maintenant, vous savez tout.
- Il me faut garder cet argent ici.
- Mais Bernard saura...
- Ne vous inquiétez de rien.

Cadieux sortit.

Longtin se frotta les mains.

Il allait pouvoir opérer une arrestation.

V

Ce jour-là, après le dîner, Brien sortit de chez lui.

Il se dirigea lentement vers le club où s'était entraîné Beaudry.

Il y entra.

Il y avait plusieurs jeunes boxeurs qui pratiquaient.

Brien appela un homme :

– Hé !

– Oui ?

Brien lui fit signe de s'approcher.

– Venez ici.

L'homme avança :

– Vous avez connu Beaudry ?

– Oui.

– Qui l’entraînait ?

– Pit Lacroix et Guy Marois.

– Je voudrais leur dire deux mots.

– Très bien.

Quelques minutes plus tard, les deux hommes s’avancèrent.

– Monsieur ?

– Vous êtes les entraîneurs de Beaudry ?

– Oui.

– Je suis le détective Albert Brien. Monsieur Bernard m’a engagé pour enquête sur la mort de son protégé..

– Ah !

– J’aimerais vous poser quelques questions.

– Très bien.

L’un d’eux fit un signe.

– Suivez-moi, nous pourrons causer plus à l’aise.

– Bien.

Brien suivit les deux hommes.

Ils l'entraînèrent dans un petit bureau et refermèrent la porte derrière eux.

– Asseyez-vous, dit l'un d'eux.

Brien obéit.

Puis il sortit son calepin.

– Monsieur Bernard m'a dit que Beaudry s'était conduit d'une étrange façon lors de l'entraînement pour son combat contre Kid Killer ?

– C'est-à-dire, qu'il a négligé son entraînement.

– Ah !

– Il a manqué plusieurs pratiques. De plus il semblait paresseux et fatigué.

Lacroix remarqua :

– Même je puis dire qu'il y a certaines fois il sentait la boisson.

– Tiens, tiens.

– J'ai cru que le clan de Killer essayait de l'entraîner, j'en ai parlé mais Beaudry m'a dit que je n'avais pas besoin d'être inquiet. Il se

sentait en grande forme et se disait sûr de battre Killer.

– Entre nous, demanda Brien, croyez-vous que le gérant de Killer ait pu faire le coup ?

Marois répondit :

– Pas pour moi.

– Ah !

– Killer est un bon boxeur. Il était beaucoup plus jeune que Beaudry. Même s'il avait perdu, sa carrière était loin d'être terminée. Tandis que Beaudry...

– Je comprends.

Il y eut un silence :

– Vous savez où demeurerait Beaudry ?

– Chez un cousin, je crois.

Un nouveau silence.

Puis Brien demanda à brûle-pourpoint :

– Vous saviez que Bernard avait parié ?

Ils baissèrent la tête.

– Je l'avais même conseillé, dit Lacroix.

Autrement il se serait vu sans le sou.

– Je comprends votre point de vue.

Brien se leva.

– Donnez-moi donc l'adresse où demeurait Beaudry.

Marois la lui donna.

– Maintenant, messieurs, je vais vous quitter pour le moment. Je reviendrai probablement vous voir.

– Très bien, monsieur Brien.

Lacroix ajouta :

– Si jamais vous voulez venir faire des exercices, ne vous gênez pas.

– N'ayez crainte.

Brien sortit du gymnase.

Il se dirigea immédiatement vers la maison où demeurait Beaudry.

Le cousin s'appelait André Beaudry.

Brien trouva la demeure sans difficulté.

Il eut beau sonner il n'y avait personne.

Tout à coup, il eut une idée.

– Si j’entrais quand même.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Brien fit le tour de la maison.

À l’aide de la branche d’arbre qui tombait près de la maison, il réussit à grimper sur le toit.

Il ne s’était point trompé.

On avait laissé des fenêtres ouvertes au deuxième.

Brien sauta dans l’appartement, une petite pièce carrée qui devait servir de vivoir.

Vivement, il inspecta la maison.

Il cherchait la chambre de Beaudry.

Soudain il entrouvrit une porte et aperçut plusieurs photographies de boxeurs.

– Ce doit être ici.

Il entra.

Puis, il se mit à fouiller dans les bureaux, les tiroirs, partout.

Ce qu’il cherchait ?

Il ne le savait pas lui-même.

Cependant il mit la main sur un paquet de lettres qu'il glissa dans sa poche.

Il eut beau regarder partout ailleurs, il n'y trouva rien d'intéressant.

– Je suis mieux de partir avant qu'on ne me surprenne.

Il sortit par le même chemin par lequel il était entré.

Puis il retourna chez lui.

Il s'enferma dans son cabinet de travail.

Il s'installa confortablement dans sa chaise, ouvrit le bouton de son radio et sortit le paquet de lettres qu'il avait trouvées chez Beaudry.

Soudain, l'annonceur de sa voix vibrante, venait de dire :

– Attention ! Voici un bulletin de nouvelle. Bulletin spécial.

Brien prêta attention.

– La Police de Montréal vint d'annoncer l'arrestation d'Isidore Bernard, gérant de boxeurs

bien connus. Monsieur Bernard est accusé du meurtre de son protégé Jos Beaudry. Nous vous donnerons de plus amples détails plus tard.

Brien sourit.

– Je le savais ! Il fallait que ça arrive là. Je me demande vraiment s’il est innocent ?

VI

Brien continua la lecture de ses lettres.

Son attention fut surtout attirée par les dernières lettres reçues par Jos Beaudry.

Ces lettres n'étaient pas signées.

Il y en avait trois en tout.

La première était conçue ainsi :

– J'aimerais te rencontrer ce soir à sept heures à l'endroit habituel.

C'était tout.

Ce n'était pas signé.

La deuxième missive était rédigée comme suit :

– Je veux te parler de Monique. Viens me voir.

Et la troisième :

– Je t'ai souvent averti de faire attention.

L'inévitable arrivera sans doute. J'ai fait mon possible pour l'éviter.

Brien se gratta la tête.

– Que veut donc dire toutes ces lettres ?

Brien prit le livre de téléphone et chercha un numéro :

– Beaudry... Ah, Beaudry.

Il signala le numéro.

Une voix répondit :

– Allô ?

Brien raccrocha aussitôt.

Il sortît immédiatement de chez lui.

Il monta dans un tramway et se rendit à la demeure de Beaudry.

Il sonna.

Cette fois, il entendit un bruit de pas et la porte s'ouvrit.

– Monsieur ?

– Monsieur Beaudry.

– C'est moi.

– J’aimerais vous dire quelques mots. Mon nom est Albert Brien.

L’homme ouvrit de grands yeux :

– Albert Brien !

– Oui. J’enquête sur la mort de votre cousin.

– Ah bon, entrez !

Il fit passer le détective au salon.

Brien attaqua immédiatement :

– Monsieur Beaudry, votre cousin avait-il une amie ?

– Je ne crois pas... oh attendez.

– Quoi ?

– Depuis quelque temps, il sortait avec une jeune fille.

– Monique ?

– Oh, ne me demandez pas son nom, je ne le sais pas.

Brien n’était guère plus avancé.

Il déclara :

– Cet après-midi, je me suis rendu au gymnase

où s'entraînait Jos.

– Eh bien ?

– Vous savez qu'un boxeur a une case ?

– Oui.

– Dans sa case, j'ai trouvé ce paquet de lettres.

Et Brien sortit les lettres qui avaient été prises dans la chambre même du boxeur.

Beaudry regarda les lettres, puis demanda :

– Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ?

– Les trois dernières lettres que Jos a reçues n'étaient pas signées.

Beaudry sourit :

– Je comprends.

– Vous savez de qui il s'agit. Vous savez qui a écrit ces lettres ?

– Mais oui, et je suis surpris que vous n'en ayez trouvé que trois.

– Comment ça ?

– C'est le père de Jos qui a écrit ça. C'est mon oncle, Arthur Beaudry.

– Mais pourquoi ne signait-il pas ses lettres ?

André Beaudry soupira :

– Mon Dieu, un petit drame de famille. Madame Beaudry ne voulait pas que Jos devienne boxeur. Elle a forcé mon oncle à chasser Jos de la maison. C'est depuis ce temps que Jos demeurait ici. Mais en cachette, mon oncle s'occupait de Jos. Il voyait à ce que son entraînement se fasse bien et de plus, je crois qu'il était une sorte d'espion.

– Espion ?

– Oui, il allait dans le camp adverse surveiller le jeu de l'adversaire de Jos.

– Où demeure monsieur Beaudry ?

– À Sorel.

– Il venait à Montréal souvent ?

– Deux ou trois fois par semaine. Il doit arriver à Montréal aujourd'hui.

– Ah !

Brien mit la main dans sa poche et sortit sa carte.

– Tenez, voici ma carte. Pourriez-vous demander à monsieur Beaudry de venir me voir ?

– Certainement.

– Dites-lui que c'est très important.

– Très bien.

Brien se leva.

– Je vous remercie infiniment, monsieur Beaudry.

– De rien, monsieur Brien.

Brien se dirigea vers la porte.

André Beaudry lui demanda :

– Vous croyez qu'Isidore Bernard est innocent ?

– Je ne peux rien dire pour le moment.

– Alors au revoir, monsieur Brien.

– Au revoir.

Brien sortit.

Il retourna chez lui.

Il ne pouvait rien faire pour le moment.

Il était certain que seul Arthur Beaudry, le père du boxeur, pouvait apporter quelques éclaircissements à l'affaire.

Serait-il déçu ?

Apprendrait-il vraiment quelque chose ?

VII

Le lendemain matin, Isidore Bernard passait en cour du Coroner.

Le juge Dubois fit tout d'abord appeler le docteur Mathieu, médecin légiste.

– Votre nom ?

– Docteur Mathieu, médecin-légiste.

– Docteur, vous avez examiné le corps de Jos Beaudry ?

– Oui, Votre Honneur.

– Donnez-nous vos constatations.

– Voici, Votre Honneur. La balle tirée par l'assassin a pénétré dans le dos, au milieu, à la hauteur du cœur. Elle a dévié sur la colonne vertébrale pour ensuite s'enfoncer dans le côté droit du cœur.

– La mort a été instantanée ?

– Oui, Votre Honneur.

– Vous pouvez vous retirer, docteur.

– Merci.

Le docteur sortit de la boîte.

Le greffier cria :

– Denis Lazure !

Un jeune placier du Forum s’avança.

Il entra dans la boîte.

Le greffier l’assermenta.

Le juge demanda :

– Vos noms, prénoms et occupation ?

– Denis Lazure, placier au Forum.

– Monsieur Lazure, vous étiez présent au combat entre Kid Killer et Jos Beaudry ?

– Oui, Votre Honneur.

– Après le combat, vous étiez chargé de nettoyer le Forum.

– C’est-à-dire, Votre Honneur, que je passe le balai dans la section où je travaille.

– Où travaillez-vous exactement ?

– Hier soir, je travaillais à l'avant, tout près de l'arène, du côté droit.

– Bon ! Et qu'avez-vous trouvé après le combat ?

– Un revolver.

– Où exactement ?

– À quelques pieds de l'arène.

– Vous pouvez vous retirer.

Ce fut au tour d'un expert d'entrer dans la boîte.

– Vous avez examiné l'arme ? demanda le juge.

– Oui.

– Avez-vous trouvé des empreintes digitales ?

– Non, aucune, Votre Honneur.

– Maintenant, pouvez-vous jurer que c'est bien là l'arme avec laquelle Beaudry a été tué ?

– Je peux jurer, Votre Honneur, que cette arme avait servi quelques heures avant mon examen.

De plus, les balles de ce revolver sont du même calibre que la balle trouvée dans le corps de Beaudry. Enfin, il manquait une balle au barillet.

– Donc nous pouvons sans crainte déclarer que c’est là l’arme du crime ?

– Oui, Votre Honneur.

L’expert se retira.

Le huissier cria :

– Isidore Bernard.

Bernard parut, conduit par deux policiers, et entra dans la boîte.

Il était pâle.

Il jeta un coup d’œil dans la salle, espérant y apercevoir Brien.

Mais le détective n’y était pas.

Après l’assermentation et l’identification, le juge commença son interrogatoire.

– Vous étiez le gérant de Jos Beaudry ?

– Oui, Votre Honneur.

– Depuis quand ?

– Depuis toujours, c’est-à-dire depuis que Jos est devenu professionnel.

– Monsieur Bernard, nous avons en main la preuve que vous avez parié contre votre propre protégé ? Pouvez-vous nier ?

– Suis-je obligé de répondre, Votre Honneur ?

– Non, mais si vous refusez, je me verrai obligé de vous envoyer à votre procès. Si vous pouvez vous excuser immédiatement, tout sera fini.

Bernard semblait hésiter.

Enfin il répondit :

– Oui, Votre Honneur, j’avoue avoir parié contre mon protégé.

– En d’autres mots, reprit le juge, vous avouez avoir arrangé le combat de manière à ce que votre protégé perde ?

– Non, Votre Honneur. Jos n’avait pas suivi son entraînement régulièrement. Il n’était pas en forme. Malgré mes reproches, il continuait à manquer ses séances de culture physique. Alors, je me suis vu perdu. Si Beaudry perdait ce

combat, il était un homme fini et moi aussi. Alors j'ai décidé de gager contre lui.

Il y eut un lourd silence.

– Malheureusement, reprit le juge, personne ne peut jurer que ce que vous dites est vrai. Vous pouvez tout aussi bien avoir demandé à Beaudry de perdre le combat. Le seul homme qui aurait pu vous trahir est maintenant mort.

– C'est faux, Votre Honneur.

– Vous savez, Bernard, que le revolver a été retrouvé à quelques pieds de l'endroit où vous étiez.

Bernard baissa la tête.

– Si ce que vous dites est vrai, vous vous êtes cru perdu lorsque votre protégé a malmené son adversaire. Vous saviez que Jos allait gagner et que vous perdriez vos vingt mille dollars.

– Je n'ai pas tiré, je suis innocent. De plus, si j'avais tiré, mes empreintes seraient restées marquées sur l'arme.

– Pardon, vous savez comme moi que dans le coin de l'arène, il y a toujours des serviettes.

Bernard ne savait plus que répondre.

– Le jury décidera s’il doit vous envoyer au procès, oui ou non.

Les deux constables firent sortir Bernard de la boîte.

Il y eut deux autres témoins, les seconds de Beaudry, Lacroix et Marois.

Tous les deux déclarèrent que Beaudry avait négligé son entraînement.

– Maintenant, dites-moi, croyez-vous que pendant le combat, Bernard, qui était tout près de vous, ait pu tirer sans que vous le voyiez ?

Les deux entraîneurs répondirent la même chose.

– Nous suivions le combat de très près. Le match tirait à sa fin. Nous ne regardions que l’arène. Bernard a pu tirer sans que nous le voyions.

Le jury se retira.

Ils revinrent quinze minutes plus tard.

Le juge déclara d’une voix ferme.

– Isidore Bernard, devant les preuves qui s'acharnent contre vous, le jury se voit obligé de vous accuser du meurtre de votre protégé, Jos Beaudry. Vous subirez votre procès dans quinze jours. Devant la gravité de cette accusation, je refuse d'avance toute demande de cautionnement que vous pourriez loger.

Le juge se leva.

L'enquête était terminée.

Isidore Bernard se voyait accusé de meurtre et devrait subir son procès.

Le prisonnier n'avait qu'un faible espoir, Albert Brien.

Si Bernard est innocent, le détective réussira-t-il à le sauver de la potence ?

VIII

À l'heure où commençait l'enquête sur la mort de Jos Beaudry, Brien était chez lui.

André Beaudry lui avait dit :

– Mon oncle arrive demain matin.

Brien attendait la visite d'Arthur Beaudry.

Vers onze heures, on sonna à la porte.

– Laisse, cria Brien à sa femme, je vais répondre.

Le détective alla ouvrir.

– Monsieur Albert Brien ?

– C'est moi.

– Arthur Beaudry.

– Entrez, monsieur, entrez.

Brien le fit passer dans son cabinet de travail.

– Asseyez-vous, monsieur.

– Merci.

Arthur Beaudry s’assit.

Brien commença :

– Monsieur Beaudry, je tiens tout d’abord à vous offrir mes plus sincères sympathies.

– Merci, monsieur.

– Votre neveu vous a sans doute dit pourquoi je désirais vous parler ?

– Il m’a simplement dit que vous enquêtiez sur la mort de Jos et que vous vouliez me voir.

– C’est vrai, je désire trouver le meurtrier, celui qui a tué notre champion.

Brien ouvrit le tiroir de son bureau.

Il en sortit trois enveloppes.

Il les tendit à Beaudry.

Ce dernier y jeta un coup d’œil.

– C’est vous qui avez écrit ces lettres ?

Beaudry hésita, puis :

– Oui, c’est moi.

– Monsieur Beaudry, je voudrais que vous

m'aidiez. Votre fils a négligé son entraînement pour son dernier combat. J'aimerais savoir pourquoi, je suis presque certain que vous le savez.

Il y eut un court silence.

Puis Beaudry commença :

– Je veux que cela reste entre nous, monsieur Brien.

– N'ayez crainte.

– À l'insu de ma femme qui ne voulait pas que Jos fasse de la boxe, j'encourageais mon garçon, je dirais plus, je l'aidais.

– Comment ça ?

– Eh bien, mon commerce m'obligeait à venir à Métropole deux à trois fois par semaine. Alors, quand Jos avait un combat en vue, je me rendais au gymnase de son adversaire et ensuite je dévoilais ses plans.

– Mais pourquoi ne pas signer vos lettres quand vous écriviez à votre garçon ?

– On ne sait jamais. Ces lettres auraient pu

tomber entre les mains de ma femme et vous imaginez un peu la querelle que cela aurait provoquée.

– Je vois. Continuez.

Beaudry reprit :

– Cette fois-ci, comme toutes les autres fois, je me rendis au gymnase de Kid Killer puis je demandai à Jos de venir me rejoindre à l’endroit habituel.

– Où ?

– Au club Paradis.

– Bon, continuez.

– Or Jos arriva avec une jeune fille. Il me la présenta comme Monique Durac.

– Monique Durac ?

– Oui.

– Or j’avais déjà rencontré cette jeune fille.

– Où ?

– Au gymnase où s’entraînait Kid Killer. Cette jeune fille devait être une amie de Killer. Vous

dire combien j'étais mal à l'aise, ce n'est pas croyable.

– Qu'avez-vous fait ?

– J'ai seulement demandé des nouvelles à Jos. Je lui ai souhaité bonne chance pour son prochain combat et je me suis retiré presque aussitôt, lui disant que j'avais un rendez-vous d'affaire important.

– Et cette jeune fille, quel genre de fille est-ce ?

– Je ne peux guère le dire. Mais je me suis quand même aperçu qu'elle aime la boisson. En l'espace de dix minutes, elle a pris deux scotchs et elle fumait comme une perdue.

Aux yeux de Brien, l'histoire devenait de plus en plus intéressante.

– Deux jours plus tard, je revins à Montréal. Je me rendis au gymnase où pratiquait Jos. Mais Jos n'était pas là. Et, de plus, j'appris qu'il avait manqué plusieurs séances de son entraînement. J'écrivis à Jos et lui demandai de venir me rejoindre. Je lui fis savoir que je voulais lui parler

de Monique. Il vint me rencontrer au club Paradis.

– Il était seul ?

– Oui. J’attaquai immédiatement.

– Jos, lui dis-je, tu négliges ton entraînement.

– Bah ! me répondit-il, je suis en forme.

– Voyons Jos, tu n’as pas le droit de faire ça. Tu sais que Kid Killer est un terrible adversaire.

– Je le battraï à la première ronde.

– Tu es trop sûr de toi, il pourrait te causer une désagréable surprise.

– Vous vous en faites pour rien, papa.

Après un silence, je lui demandai :

– Sors-tu toujours avec cette fille... Monique ?

– Oui, fit-il surpris, pourquoi me demandes-tu ça ?

– Jos, où as-tu rencontré cette demoiselle ?

– Au gymnase.

– Ah !

– Oui, elle est venue quelques fois à mes

pratiques. Elle m'a parlé, je lui ai parlé et nous avons fait connaissance.

– Et je suppose que c'est à cause d'elle que tu négliges ton entraînement ?

– Papa, cette jeune fille n'est à Montréal que pour une quinzaine. Elle s'ennuie.

– Et tu sors avec elle, tu l'emmènes dans les clubs, tu prends de la boisson, tu te ruines au lieu de l'entraîner.

Jos ne répondit pas.

– Jos, moi aussi je la connais ta Monique.

Il leva les yeux.

– Tu l'as déjà rencontrée ?

– Oui, avant toi. Au gymnase.

– Toi aussi ?

– Pas au même gymnase.

– Que veux-tu dire ?

Je lui dis la vérité.

– Comme je fais pour tous tes combats, je me rendis au gymnase de Kid Killer avant de te

rencontrer l'autre jour. Eh bien, c'est là que j'ai vu Monique. Elle semblait être une grande amie de Kid Killer.

– C'est impossible, elle ne le connaît pas.

– Pauvre Jos, tu es en train de te faire rouler de la belle façon. Tu ne vois donc pas que ce sont les hommes de Kid Killer qui t'ont envoyé Monique pour t'enjôler et te faire manquer à ton entraînement ?

Jos était devenu pâle.

– Quoi ? Vous croyez ?... tu penses...

– J'en suis certain ; si Kid Killer gagne le championnat, il devra une fière chandelle à sa petite amie.

– Je te remercie de tes renseignements, papa. Je ne dis pas que je te crois, car j'aime Monique, mais si ce que tu dis est vrai, eh bien, il va se passer quelque chose.

Beaudry s'arrêta.

Brien avait écouté l'histoire sans l'interrompre.

– Ainsi, dit-il à la fin, vous êtes persuadé que cette Monique était une amie de Kid Killer ?

– Oui.

Après un silence, Brien demanda :

– Et cette troisième missive ?

– Je l’ai écrite plus tard lorsque j’ai su que Jos ne s’entraînait pas mieux. J’ai bien vu que cela ne servait à rien de vouloir le raisonner. Je lui laissai ce simple mot : « L’inévitable va se produire. Je t’ai averti. Tant pis » ou quelque chose comme ça !

– Justement, j’ai la lettre devant moi.

Beudry soupira, puis :

– Je n’en sais pas plus long, monsieur Brien.

– Je suis certain que cela va m’aider énormément. Peut-être que cela me conduira à l’assassin.

– Eh bien, tant mieux !

Beudry se leva :

– Vous n’avez plus rien à me demander ?

– Non, pas pour le moment. S’il y a autre chose, je vous ferai demander.

– Très bien.

Brien alla reconduire monsieur Beaudry, père.

– Merci beaucoup, monsieur Brien, de vous occuper de cette affaire.

– De rien, monsieur, et c’est moi qui vous remercie de vos renseignements.

– Au revoir.

Le bonhomme sortit.

Que fera Brien ?

Ce que Beaudry a déclaré emmènera-t-il l’arrestation du coupable ?

IX

Aussitôt que Brien eut fini de manger, il sortit de chez lui et il se dirigea vers la chambre qu'habitait le boxeur Jean Fortin, mieux connu sous le nom de Kid Killer.

C'était une petite maison de chambres située dans le bas quartier de la ville.

Il sonna tout d'abord chez le concierge.

– Qu'est-ce qu'il y a, fit un gros homme pesant presque 250 livres.

– Quelle chambre habite Jean Fortin ?

– Chambre 12 en haut.

– Est-ce qu'il est là dans le moment ?

– J'pense ben, je l'entendais marcher tout à l'heure.

– Merci.

Brien monta l'escalier.

Il frappa à la porte de chambre numéro 12.

– Qui est là ? cria une voix.

– Un ami, ouvrez, c'est important.

– Une minute.

Brien entendit un bruit de pas.

Puis la porte s'ouvrit.

Le jeune Fortin, la figure barbouillée de savon à barbe, regarda son visiteur.

– Qu'est-ce que c'est ?

Brien sortit sa carte.

– Détective, j'aimerais vous poser quelques questions.

– Comment encore ? La police a passé l'avant-midi ici.

– Vous avez mal vu. Je suis détective privé. Je m'appelle Albert Brien.

– Albert Brien !

Le jeune homme avait ouvert de grands yeux.

– Vous vous occupez aussi de cette affaire ?

– Oui, elle m'intéresse. J'aimerais vous poser une couple de questions.

– Ah bon... entrez !

Il fit passer Brien dans la seule pièce de son logis.

– Excusez-moi, j'étais à me raser.

– Vous pouvez continuer, fit Brien en s'essayant sur le bord du lit.

Le détective prenait son temps.

Il examina lentement la chambre du regard.

Fortin le regardait dans son miroir.

– Vous vivez seul ?

– Comme vous voyez !

Un autre long silence.

Brien jugea que Fortin commençait à s'énerver.

Il venait de se couper à deux reprises.

– Votre rasoir est trop tranchant, remarqua le détective.

Fortin rit bêtement.

– Peut-être, c'est une lame neuve !

Nouveau silence.

Fortin achevait de se raser.

Tout à coup, Brien demanda à brûle pourpoint.

– Vous connaissez Monique Durac ?

Fortin se retourna vivement.

– Monique ?...

– Je vois que vous la connaissez !

– Oui... enfin, je l'ai connue.

– Comment ça, je l'ai connue ?

– Je ne l'ai pas vue depuis une semaine.

– Une brouille ? demanda Brien.

Fortin fit signe que oui.

– Elle n'a pas assez bien rempli sa mission ?

– Quelle mission ? fit vivement le jeune
boxeur.

– N'essayez pas de nier, dit Brien, je sais la
vérité.

– Que voulez-vous dire ?

– Je parle de la mission que vous lui aviez confiée auprès de Beaudry.

Fortin avait fini de se raser.

Il s’essuya la figure et se tourna vers Brien.

– Je vois que vous savez tout. Mais je ne vois pas en quoi cela a rapport avec l’assassinat de Beaudry commis par son gérant.

– Qui vous dit qu’il est coupable ?

– Mais voyons, tout l’accuse.

– Justement. Il est trop accusé.

Fortin passa sa chemise.

Brien reprit :

– Pour parler de Monique, vous l’aviez dépêchée auprès de Beaudry.

– Pardon, ce n’est pas moi qui ai eu cette idée, c’est mon gérant.

– Ça revient au même.

Brien reprit après une courte pause.

– Elle jouait bien son jeu à ce qu’il paraît.

– Jusqu’à un certain point, oui. Tout aurait marché comme sur des roulettes s’il n’y avait pas eu de bâtons dans les roues. Quelqu’un nous a nuï. Quelqu’un a dit à Beaudry qui était Monique Durac.

– Tiens, tiens.

– Beaudry a fait enquête et a vu notre jeu. Il a fait une scène à Monique... cette petite folle...

– Comment ça ?

– C’est une folle, je vous le dis. Elle est tombée amoureuse de Jos Beaudry.

– Parce qu’elle jouait son rôle...

– Réellement amoureuse. Elle l’aimait... elle l’aimait tant qu’elle m’a mis dehors de chez elle... elle croyait que Beaudry l’aimait aussi.

– Qu’est-il arrivé ?

– Beaudry n’a rien voulu entendre. Il l’a plaquée là. Un de mes hommes a assisté à la scène qui s’est passée dans un club.

– Tu as voulu me jouer, Monique, et maintenant tu viens me dire que tu m’aimes,

déclarait Beaudry.

– Oui, je t’aime, Jos.

– Ton amoureux, c’est Jean Fortin. Allons donc !

– C’est faux, je me suis chamaillée avec lui.

– Il faudra que tu me prouves que tu ne l’aimes plus... peut-être que là, je te croirai.

Et Beaudry avait passé la porte.

– Vous n’avez pas revu Monique depuis ?

– Non, mais elle est venue pour me voir. Demandez au concierge. Il l’a mis à la porte. Je l’avais avertie. Après tout, vous savez, je ne perds pas grand-chose. Monique est presque une dopée. Elle fume, boit... je suis presque content d’être débarrassé d’elle.

Brien se leva :

– Vous n’avez pas de portrait ?

– De qui ?... de Monique ?

– Oui.

– Si j’en ai un.

Il fouilla dans un album puis tendit un portrait à Brien.

– Tenez !

– Hum ! Elle est jolie.

– Pour ça, oui.

– Où demeure-t-elle ?

– 18034 rue Victoria.

Brien se dirigea vers la porte.

– Croyez-vous qu'elle ait quelque chose à faire avec le meurtre ?

– Je ne sais pas. Mais elle peut savoir quelque chose. Elle peut connaître la personne qui en voulait à Beaudry. Il lui a peut-être fait des confidences.

– Ça se peut.

Brien ouvrit la porte.

Il sortit sur le palier.

– Au revoir, jeune homme.

Brien descendit l'escalier.

Il prit les tramways et se dirigea vers la rue Victoria.

Il allait questionner Monique Durac.

La jeune fille savait-elle quelque chose ?

X

18034 Victoria.

– Une autre maison de chambres, murmura Brien.

Il entra.

Il n’y avait pas de tableau indiquant la chambre des locataires.

Il sonna chez le concierge.

Il dut sonner à quatre reprises.

Enfin la porte s’ouvrit.

Une grosse femme, qui venait probablement de se réveiller et qui sentait la boisson à plein nez, cria :

– Eh ben quoi ? qu’est-ce qu’il y a ?

– La chambre de la Monique, fit rudement Brien, quel numéro ?

– La Monique, chambre 8. Mais elle est pas là.

Elle arrive pas avant minuit, même ben plus tard, pis depuis une couple de jours, pas tout l'temps toute seule.

– Bon, bon, c'est correct.

Brien ressortit.

Il se dirigea vers la commission des liqueurs.

Il acheta une bouteille de Rye et une bouteille de scotch.

Puis il revint vers la maison de chambres, après s'être arrêté dans un restaurant pour acheter une boîte de cinquante cigarettes.

Cette fois-ci, il ne s'arrêta pas chez la concierge.

Il monta directement à la chambre numéro 8.

Il tourna la poignée.

La porte était fermée à clef.

Brien mit la main dans sa poche et sortit un passe-partout et. en un rien de temps, il ouvrit la porte qui n'était guère solide, puis il entra dans la chambre de la jeune fille.

Une chambre sale et en désordre.

Le lit était défait.

Au centre de la chambre, il y avait une petite table sur laquelle une bouteille de boisson et deux verres apparaissaient.

– Elle a dû faire un petit party la nuit dernière, se dit Brien.

Brien referma la porte et il déposa ses bouteilles et sa boîte de cigarettes sur la table.

Puis il se mit à inspecter la chambre.

– Il n’y a pas d’autres bouteilles, fit-il après quelques secondes.

Alors il ressortit pour aller souper.

Il téléphona à sa femme, lui disant qu’il entrerait probablement très tard.

Puis vers huit heures, il revint à la chambre de Monique.

Il rinça les deux verres qu’il remit sur la table.

Puis il attendit patiemment.

Les minutes passèrent.

– Dix heures... onze heures... minuit...

Il était près d'une heure du matin lorsque Brien entendit un bruit de pas dans l'escalier.

– C'est elle.

Brien était dans l'obscurité.

Il s'approcha de la porte et se colla au mur. La porte s'ouvrit ; quelqu'un entra et pesa sur le commutateur.

Vivement Brien referma la porte.

C'était bien Monique Durac.

Elle était dépeignée, les cheveux dans le visage et sentait l'alcool.

Elle n'était pas aussi jolie que sur la photo mais encore assez belle.

Elle regarda le détective sans dire un mot.

Ses yeux étaient grands.

Puis elle murmura :

– Qui c'est que t'es toi ?

– Un ami, dit le détective... un ami de Jos Beaudry.

Ses yeux flambèrent :

– Jos... Jos est mort... mort.

Elle fit un grand geste et tomba assise sur le bord du lit. Puis elle reprit d'une voix pâteuse :

– Qu'est-ce que tu veux ?

– Te parler.

– J'suis fatiguée... j'me couche.

Elle commença à se déshabiller.

Brien la regardait sans rien dire.

– Tu ne te coucheras pas. Tu vas t'asseoir avec moi, ici, à la table.

Elle leva les yeux sur le détective.

Elle n'était plus qu'en jupon.

– J'veux dormir... j'sus fatiguée... viens, viens te coucher.

Comme elle continuait de se dévêtir, Brien se leva.

Il alla dans le garde-robe et sortit un déshabillé.

Il força la jeune fille à l'endosser.

Puis il la fit asseoir en face de lui.

– C’est toi qui as tiré sur Jos ?

Elle regarda le détective en face.

– C’est pas vrai. Tu as menti.

– C’est toi, je le sais...

– Non.

Brien ouvrit sa boîte de cinquante cigarettes.

Il en sortit une et l’alluma.

Il envoya la fumée dans la figure de la jeune
fille.

– Je fume des fois, dit-elle.

Elle étendit ses deux bras sur la table et
s’appuya la tête.

– J’m’endors.

Le détective ne dit pas un mot.

Il la laissa faire.

Deux minutes après, elle somnolait.

Plusieurs minutes passèrent.

Soudain Brien la remua.

Elle ouvrit les yeux.

– Tu ne m’as pas répondu.

Elle semblait perdue.

Elle se frotta les yeux.

– Répondu ?

– Je t’ai demandé pourquoi tu avais tiré sur Jos.

– Je t’ai dit que ce n’était pas moi.

– Bon.

Brien s’alluma une autre cigarette.

Les mains de la jeune fille tremblaient.

– Parle, dit Brien, et tu en auras une.

Monique ne répondit pas.

Brien se leva.

Il alla dans un coin et prit un paquet qu’il apporta sur la table et il en sortit une grosse bouteille de scotch.

Les yeux de Monique lançaient des éclairs à la vue de la bouteille.

Brien la décacheta et s’en versa un verre.

– J’ai soif, dit-elle.

– Il y a de l'eau, remarqua le détective.

Brien enfila son verre.

– Hum ! Comme c'est bon, ça fait du bien.

Monique avança une main vers la bouteille.

– Ne touche pas à ça !

– J'en veux.

– J'ai dit non.

Brien prit la bouteille et la mit à ses pieds.

– J'veux m'coucher.

– Non, reste là que j'te dis.

Ils restèrent un gros quart d'heure sans parler.

Monique ne pouvait plus dormir.

Brien voyait très bien la lutte qui se livrait en elle.

Il prit la bouteille et se versa un autre verre.

– C'est bon quand on a soif.

– J'ai soif.

– Dis-moi pourquoi tu as tiré sur Jos et je t'en donnerai, je te le promets.

Elle murmura :

– Je n’ai pas tiré.

– Si, tu étais au Forum lundi.

– Non.

– Je t’ai vue.

Elle baissa la tête.

– Tu as tiré sur Jos parce qu’il t’a dit qu’il ne voulait plus te voir.

– Non... non.

Monique baissa la tête et ferma les yeux.

Brien regarda sa montre.

Il passait deux heures et trente.

À trois heures, il sortit l’autre bouteille.

– Un petit mélange, déclara-t-il.

Il se versa un grand verre de rye.

Mais il ne le prit pas immédiatement.

Il le laissa sur la table, plein.

– J’ai soif.

– Parle !

– J’ai soif.

– Je te promets de t’en donner.. et une bonne cigarette.

– Donne.

– Tu vas parler ?...

– Après.

Brien lui tendit une cigarette.

Monique sauta presque dessus.

Elle fuma avidement.

Brien lui versa un verre de scotch.

– Tiens, bois...

Elle tendit la main.

Brien ne lui donna pas le verre immédiatement.

– Tu vas parler ?

– Oui.

– Tu vas signer ce que tu vas dire ?

– Tout... tout... mais j’ai soif.

Brien lui donna son verre.

Elle le but d'une seule gorgée.

– Un autre, dit-elle.

– Après que tu auras parlé.

Il y eut un long silence.

– J'attends, dit Brien, pourquoi as-tu tué Jos Beaudry ? Monique se mit à pleurer.

– Je ne voulais pas le tuer... non...

– Alors ?

– C'est ce salaud de Fortin... ce Kid Killer que je voulais tuer... j'ai manqué mon coup et j'ai attrapé Jos.

– Ah !

Brien prenait des notes.

– Pourquoi voulais-tu tuer Fortin ?

– C'est lui qui est la cause de tout... lui et sa « gang ». Ce sont eux qui m'ont envoyée auprès de Jos...

– Tu l'aimais ?

– Jos ?

– Oui.

– Je l’aimais. Mais il m’a repoussée quand il a su pourquoi j’étais sortie avec lui. C’était la faute à Fortin, le salaud.

– Tu as voulu revoir Fortin ?

– Oui, mais il m’a mis dehors... j’ai voulu donner une preuve de mon amour à Jos et en même temps, me venger de Kid Killer.

– Tu as mal visé !

Elle baissa la tête.

– Mon verre !

– Pas tout de suite.

Brien sortit une grande feuille.

Il se mit à écrire.

Puis il la lut à la jeune fille.

– Je, soussignée, avoue avoir tiré sur Jean Fortin (Kid Killer) lundi dernier au Forum. Je voulais me venger de lui. Mais la balle a frappé Jos Beaudry accidentellement. Je suis donc responsable de la mort de Beaudry.

Il tendit le papier à Monique.

– Signe !

La jeune fille prit la plume d'une main tremblante.

Elle apposa sa signature au bas du document.

– Comment se fait-il que personne ne t'ait vue sortir ton arme ?

Elle sourit bêtement.

– J'ai tiré au travers de ma sacoche.

– Où est ta sacoche ?

– Dans la garde-robe !

Brien se leva.

Il n'eut aucune difficulté à trouver la sacoche en question.

Il y avait un trou de la grandeur d'une balle.

– Avec ça, se dit Brien, je suis certain de mon affaire.

Il se retourna.

Monique Durac avait pris la bouteille de scotch et, buvant à même, était en train de la vider.

– Pauvre fille, pauvre loque humaine, pensa
Brien.

XI

Brien fouilla dans la sacoche de la jeune fille.

Il sortit la clef de la porte de chambre.

La jeune Monique, étendue sur son lit, semblait dormir.

Brien sortit à pas de loup.

Rendu au dehors, il se dirigea vers le premier téléphone public.

– HA. 7171.

– Allo ?

– Police ?

– Oui.

– Ici le détective Albert Brien. Pourriez-vous envoyer une patrouille immédiatement.

– Où ?

Brien donna l'adresse.

– Ce ne sera pas long.

Brien raccrocha.

Il revint vivement vers la maison de chambres.

Monique Durac dormait toujours.

La Police arriva quelques minutes plus tard.

Sans bruit aucun, ils emmenèrent la jeune fille qui ne se rendait pas compte de ce qu'il lui arrivait.

Le lendemain matin, Brien se rendait au bureau de Longtin.

– Bonjour Brien, fit l'inspecteur en l'apercevant.

– Bonjour Longtin.

Brien s'assit.

– On vous a appris la nouvelle ?

– Quelle nouvelle ?

– La jeune fille que j'ai fait coffrer hier soir ?

– Ah oui.

Longtin paraissait soucieux.

– Vous dites que c'est elle qui a tué Jos

Beaudry.

– Oui.

– Pourtant, toutes les preuves sont contre Bernard.

– Bernard est innocent.

– Vous avez des preuves ?

– Oui, je puis prouver que c'est Monique Durac qui a tué.

Et Brien lui raconta ce qui s'était passé la veille au soir.

– Vous avez cette confession ?

– La voici, dit Brien, en sortant une feuille de sa poche.

Longtin la lut.

– Elle est bien faite, mais il n'y a pas de témoins.

– C'est presque inutile. J'ai une preuve plus convaincante.

Et Brien développa le petit paquet qu'il avait sous le bras.

– Une sacoche ?

– Oui. Et c'est à travers cette sacoche que Monique a tiré.

Longtin l'examina.

– Alors, l'affaire est terminée.

Longtin sonna.

Une secrétaire parut.

– Envoyez-moi le sergent Durocher.

– Bien.

Quelques secondes plus tard, un colosse, vêtu de l'uniforme de la Police Municipale, parut :

– Monsieur ?

– Durocher, allez me chercher Isidore Bernard.

– Bien monsieur. Je devrai l'emmener ici ?

– Oui.

Bernard se demandait vraiment ce qu'on lui voulait.

– Suivez-moi, lui dit Durocher.

Il fut conduit au bureau de Longtin.

En entrant, Bernard aperçut Albert Brien, assis dans un coin.

Son cœur se mit à battre violemment.

Quelle nouvelle lui apportait le détective ?

Longtin regarda son prisonnier.

– Bernard ?

– Oui monsieur.

– Vous niez toujours avoir tué Jos Beaudry ?

– Mais oui.

Longtin sourit.

– Vous faites bien !

– Comment ça ?

– Le détective Albert Brien vient de mettre la main sur le coupable... ou plutôt la coupable.

– Quoi ?

– Ç'a l'air de vous surprendre.

– Non, non, pas trop, je savais que monsieur Brien découvrirait la vérité.

– Alors... vous êtes libre, Bernard.

– Moi... libre.

Bernard soupira bruyamment.

Puis il tendit la main à Brien.

– Monsieur Brien... comment vous remercier...

Brien lui prit la main.

– Vous n'avez pas à me remercier. J'ai fait mon devoir.

– Durocher !

– Oui, monsieur Longtin.

– Conduisez monsieur Bernard et remettez-les ses effets.

– Bien, monsieur.

Bernard salua et suivit Durocher.

Brien partit à leur suite.

Comme il allait pour sortir, Longtin demanda :

– Vous partez immédiatement ?

– Oui, il le faut.

– Une autre cause de meurtre, je suppose ?

Brien sourit :

– Oh non, j’accompagne tout simplement monsieur Bernard à sa banque. Il a quelque chose à me remettre.

Cet ouvrage est le 843^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.